

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges VERGNAUD

Deux chefs-d'œuvre de Calderon

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 285-295

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Deux chefs-d'œuvre de Calderon

Dans la littérature européenne des XVI^e et XVII^e siècles, Don Pedro Calderon de la Barca est, avec Shakespeare, par la profondeur et l'ubiquité du génie, par l'immensité et la variété de la production¹, le maître de la scène dramatique. Inférieur au grand Will dans l'analyse psychologique, il le surpasse par l'envol mystique de la pensée. Il lui ressemble, du reste, dans certaines de ses pièces. *La vie est un songe*, l'une des plus célèbres, tout en gardant son originalité propre, rappelle *Hamlet*. Il lui ressemble même physiquement : l'immense front en dôme, les yeux largement ouverts, tout le haut du visage ; seul, le bas est différent : plus ouvert, plus sensuel, chez l'Anglais, plus grave, plus sévère, chez l'Espagnol.

Calderon ferme la grande trinité littéraire du « Siècle d'Or » où il arrive après Cervantes et Lope de Vega. Né en 1600, déjà célèbre à 23 ans, retiré du monde et ordonné prêtre à 51 ans, mais continuant à écrire des pièces religieuses, il meurt à l'âge avancé de plus de 80 ans, après avoir dominé pendant plus d'un demi-siècle le théâtre espagnol et influencé profondément la scène européenne.

¹ Nous ne disons pas *par la perfection*, car ici le théâtre français reprend ses droits.

Parmi les quelque 200 pièces¹ d'inégale valeur — comme pour Lope de Vega, quoique dans une mesure moindre, la perfection se ressent de cette abondance ! — il est difficile de se limiter à deux œuvres-type. Il y a là une bonne demi-douzaine de grands chefs-d'œuvre parmi lesquels le choix est difficile, si l'on veut se limiter à deux. Dans ce double choix, il semble que l'on devrait inclure à côté du *Grand Théâtre du Monde*, *La vie est un Songe*, son œuvre la plus connue à l'étranger et, peut-être, la plus parfaite. Si nous choisissons, pour en parler aux lecteurs des *Echos*, *El Alcade de Zalamea*, c'est pour d'autres raisons. Nous voudrions montrer le génie de Calderon s'emparant d'un « fait divers » et de l'univers tout entier et projetant sur l'un et sur l'autre, sur l'infiniment petit comme sur l'infiniment grand, le brillant faisceau de sa lumière. Et puis, *L'Alcade de Zalamea* est plus typiquement espagnol, la race tout entière s'y mire dans les caractères. Pas de cour étrangère, pas de rois ni de princes, excepté Philippe II qui ne paraît en scène que tout à la fin et pour assurer le dénouement. Le héros de la pièce, c'est le peuple espagnol lui-même personnifié dans quelques-uns de ses traits les plus beaux : la noblesse, la fierté, le culte intransigeant et passionné de l'honneur par l'Alcade Pedro Crespo, simple paysan, laboureur de Castille. Aussi, nulle pièce n'est plus populaire en Espagne, nulle plus fréquemment représentée dans les saisons de théâtre classique. Donnons-en une analyse et des extraits, avant de parler, dans un second article, du *Grand Théâtre du Monde* où se déploie, dans sa profondeur étonnante, le génie mystique de l'auteur.

I

« L'Alcade de Zalamea »

D'abord, qu'est-ce qu'un Alcade ?... C'est, en France, le Maire ; en Allemagne et dans les pays rhénans, le Bourgmestre ; dans le canton de Vaud, le Syndic ; et en Valais,

¹ Une liste de ses productions dressée par Calderon pour ses amis vers la fin de sa vie comprend cent onze drames et soixante-dix *autos sacramentales* (pièces religieuses). Nous expliquerons ce terme *d'autos sacramentales* dans notre prochain article en parlant du *Grand Théâtre du Monde*.

le Président. Il faudrait donc dire : le Syndic de Zalamea, mais en raison de la variété des appellations, nous conservons le titre espagnol d'Alcade.

La scène est donc à Zalamea, village de Castille, situé entre Madrid et le Portugal, et au temps de Philippe II. Le grand roi est en chemin, se rendant à Lisbonne où il va se faire couronner roi de Portugal. Pour rehausser son sacre, et aussi, peut-être, pour intimider les mécontents, il se fait accompagner de nombreuses troupes : garde d'honneur ou troupes d'occupation !... Parmi ces troupes marche le fameux « tercio »¹ des Flandres, retiré des Pays-Bas, dans ce but, commandé par un guerrier illustre, maintes fois blessé, au caractère difficile : Don Lope de Figueroa. Le « tercio » est renommé aussi bien par la bravoure de ses soldats sur le champ de bataille, que, hélas ! par leur esprit de maraude et de débauche fortement développé par leur séjour presque constant en pays étranger.

Et ici commence le drame que Calderon a emprunté à une histoire au fond véridique que l'on racontait de son temps et à laquelle il a simplement donné la parure étincelante de son génie.

Des éléments du « tercio » en marche ont pris leurs quartiers dans le village de Zalamea. Un capitaine, de mœurs débraillées, Don Alvaro de Ataïde, apprend de son sergent qu'il est logé chez le plus riche paysan de l'endroit, Pedro Crespo, non seulement en raison de la commodité de la maison mais parce que son propriétaire est le père d'une fille de rare beauté : Isabelle. Don Alvaro, tout joyeux, se rend chez son hôte mais n'aperçoit pas la jeune fille. Crespo, en homme prudent, l'a confinée, avec sa cousine, à l'étage supérieur avec ordre de n'en pas sortir tant que la troupe sera là. Déçu, le capitaine exprime son mécompte au sergent qui lui propose un stratagème : il se précipitera, poursuivi par son capitaine, dans la chambre de la jeune fille, se jettera à ses pieds, et lui demandera sa grâce, que, bien entendu, le capitaine accordera. Mais Crespo est sur ses gardes. Il monte aussitôt, accompagné de son fils Juan, chez Isabelle et engage une violente altercation avec les deux militaires. Au moment où les choses vont mal tourner, le général, Don Lope de Figueroa, paraît

¹ légion d'élite.

sur les lieux et demande la cause de ce tumulte. Le capitaine l'explique de la façon la plus innocente mais le vieux guerrier n'est pas dupe et, ayant menacé de faire pendre le sergent, celui-ci, connaissant son commandant en chef et plus mort que vif « vend la mèche ». Don Lope prend sa décision : le capitaine Don Alvaro devra se transférer ailleurs. Lui, Don Lope, logera chez Crespo. Aussitôt Alvaro parti, il engage la conversation avec son hôte, mais, entre ces deux caractères entiers, tout bouillants encore de l'algarade, elle ne tarde pas à dégénérer en dispute. L'illustre guerrier, « vrai Mars espagnol », veut intimider son contradicteur, mais le paysan est de même trempe : irréductible et indomptable. Nous traduisons cette scène pour donner une idée de la manière de Calderon, échange où les répliques ont le cliquetis d'épée des dialogues cornéliens :¹

CRESPO

Seigneur, je vous rends mille grâces
Pour le service à moi rendu
Qui m'évita d'être perdu...

DON LOPE

Qui vous eût fait cette disgrâce ? ...

CRESPO

Moi-même, en donnant la mort
A celui qui m'eût fait outrage...

DON LOPE

Savez-vous, par Dieu, insensé,
Qu'il est gradé et capitaine ?...

CRESPO

Oui, vive Dieu, mais fût-il même
Le général, je le tuerai.

DON LOPE

A qui bien osera toucher
Au dernier de mes militaires
Un seul des poils réglementaires,
Vive le Ciel, je le pendrai ! ...

¹ Les vers de Calderon, souvent rimés, ne le sont pas toujours ; la langue espagnole étant accentuée, le mètre, seul, suffit pour les former ; la langue française, au contraire, étant uniforme et *plate*, il nous semble nécessaire de leur donner, sinon une rime régulière qui risquerait de trop nous éloigner du texte, du moins un rythme et une assonance.

CRESPO

A qui me ravir oserait
Un atome de mon honneur,
Vive le Ciel, et j'en fais foi,
Sera aussi pendu... par moi...

DON LOPE

Savez-vous les obligations
Que créent à tous, sans exception,
Les charges de réquisition ?...

CRESPO

Oui, avec ma propriété
Mais non avec ma renommée ;
Au Roi et mes biens et ma vie
Je dois en tout temps et tout lieu,
Mais l'honneur est chose de l'âme
Et l'âme n'appartient qu'à Dieu !...

DON LOPE

Vive le Christ, il me paraît
Que vous allez avoir raison ?...

CRESPO

Oui, vive le Christ, c'est vrai
Car moi, j'ai toujours eu raison !...

DON LOPE

Je suis las... la jambe maudite
Dont le diable m'a gratifié
A besoin de se reposer !...

CRESPO

Eh bien, qui vous dit le contraire ?
Ici, le diable m'a donné
Un lit disposé pour vous plaire.

DON LOPE

C'est le diable qui l'a remis ? ...

CRESPO

Oui ! ...

DON LOPE

Soit... je la mets en son lieu
Car je suis fatigué, par Dieu ! ...

CRESPO

Eh bien !.. reposez-vous, par Dieu ! ...

DON LOPE (*à part*)

La tête rude a le vilain
Il sait jurer à mon image !...

CRESPO (*à part*)

Capricieux est Don Lape,
Nous ne ferons pas bon ménage ! ...

Ils font, cependant, bon ménage !... Car, dès le matin, Crespo se souvient de ses devoirs d'hôte et se montre prévenant et attentionné et Don Lope retrouve les grandes manières de sa haute lignée. Mais, nulle excuse chez le paysan pour la scène de la veille et, Don Lope lui faisant remarquer qu'il se montre beaucoup plus paisible et courtois que le jour précédent, le laboureur, au cou raide, lui rétorque simplement :

Moi, Seigneur, toujours je réponds
Et dans la lettre et dans le ton
Qui m'est parlé ; hier vous m'avez parlé
De telle sorte qu'il fallait
Vous rendre dans la même langue
Le ton même de la demande ! ...

Et ces deux êtres, si différents par la situation, mais si pareils par le caractère, finissent par se comprendre et par devenir des amis. Une tentative d'incursion des soudards est durement châtiée par le général et le paysan qui sortent, chacun de leur côté, l'épée à la main, et leur infligent une correction méritée.

Ils deviennent même si liés que Crespo donne son fils Juan à Don Lope pour l'accompagner et le servir sur les lointains champs de bataille. Et les conseils que donne le vieux paysan à son jeune rejeton avant son départ, sont un modèle d'éloquence simple et fière, de bon sens et de dignité — une page magnifique de la littérature espagnole.

Don Lope part pour se rendre au-devant de Philippe II, qui se trouve dans les environs.

Et brusquement le drame se produit. Les soudards n'étant plus contenus par le grand chef reviennent à leurs mauvais instincts. Don Alvaro, le capitaine, fait enlever la jeune fille par la troupe, la conduit loin du village et l'outrage. Il est cependant blessé légèrement par Juan parti

pour délivrer sa sœur. Ses soldats, ignorant la gravité de la blessure et n'ayant pas de médecin parmi eux, le ramènent à Zalamea pour le faire soigner.

Or, une grande nouvelle parvient à Crespo accablé de douleur : le secrétaire du Conseil Communal vient lui annoncer son élection d'Alcade du village — ce qui lui donnait à cette époque non seulement les pouvoirs de Syndic mais encore ceux de Juge. Crespo ne perd pas de temps : il rassemble les paysans, tombe sur les quelques soldats et s'empare du capitaine. Il demande alors à Don Alvaro, en termes humbles et fiers de réparer sa faute et d'épouser Isabelle. Le capitaine — se croyant parfaitement à l'abri puisqu'il ne dépend que du tribunal militaire — ne répond que par des ricanements.

Entre temps, un soldat annonce à Don Lope que son capitaine vient d'être fait prisonnier par les paysans commandés par leur Alcade. Le bouillant général arrive, plein de rage, et somme Crespo de livrer le capitaine et de le remettre à la juridiction régulière, où, il le promet, il sera châtié. Sur le refus de l'Alcade, il commande aux soldats de son escorte d'incendier la prison, d'enfoncer la porte et, si les paysans résistent, de carboniser tout le village. Le village va être embrasé, les paysans massacrés, quand le roi Philippe II, qui devait passer par là, arrive sur les lieux, attiré par le tumulte, et demande d'un ton sec et sévère :

LE ROI

Qu'est ceci ? ...
Et que vois-je arrivé ici ?
Est-ce bien là me faire honneur ? ...

DON LOPE

Cela est, mon noble Seigneur,
La plus grande des insolences...
Jamais ne vis semblable offense,
Et, vive Dieu, si vous n'étiez
Aussi promptement arrivé,
Votre Majesté eût trouvé
Tout le village illuminé ! ...

LE ROI

Qu'est-il survenu ? ...

DON LOPE

Un Alcade, en ce moment même,
S'est emparé d'un capitaine,
Moi étant venu le chercher
Il refuse de le livrer ! ...

LE ROI

Quel est l'Alcade ? ...

CRESPO

Moi-même...

LE ROI

Quelle défense à me donner ? ...

CRESPO

Dans le procès déjà jugé,
Le vil délit, fort bien prouvé
Et digne de mort, est ceci :
Enlever une jeune fille,
L'outrager loin de sa famille
En un lieu désert, refuser,
Malgré les prières du père
Qui veut oublier sa colère,
Obstinément, de l'épouser.

DON LOPE (*montrant Crespo*)

Il est l'Alcade et le père ! ...

CRESPO

Et peu importe, en la matière ;
Si d'aventure, un étranger
A moi venait en appeler
Ne devrai-je rendre justice ? ...
Oui ? ... alors, en raison,
N'en dois-je aucune à ma maison ? ...
Pour ma fille, est la cause autre
De ce qu'elle serait pour d'autres ? ...
Et j'ai fait mon fils prisonnier
Pour son seul refus d'écouter
Le juste conseil de sa sœur ! ...
Voyez donc, ô noble Seigneur,
Si j'ai bien jugé jusqu'ici...
Si je n'ai fait ce que j'ai dit,
Si j'ai suborné des témoins,
S'il est écrit en plus, en moins,
Que ce dont je me suis fait fort,
Alors, qu'on me donne la mort ! ...

LE ROI

Oui, c'est bien jugé ! ...
Mais, cependant vous ne tenez
L'autorité d'exécution
Qui touche autre juridiction.
Justice sera faite ! ... Ainsi,
Remettez le captif ! Voici...

CRESPO

Je pourrai très mal, noble Sire,
Le remettre et vous obéir :
Ici, nous n'avons qu'une audience
Pour n'importe quelle sentence :
Le verdict étant prononcé
Il est déjà exécuté ! ...

LE ROI

Que dites-vous ? ...

CRESPO

Si vous doutez que je dise la vérité
Tournez les yeux ... : par ici-même
Vous trouverez le capitaine.

(On ouvre une porte et le capitaine apparaît assis sur une chaise, garrotté et mort).

LE ROI

Comment donc avez-vous osé ? ...

CRESPO

Vous avez vous-même exprimé
Que le jugement était juste ;
Et si cela est bien jugé
Comment pourrait-ce être mal fait ? ...

LE ROI

Le Conseil n'aurait-il pas su
Exécuter telle sentence ? ...

CRESPO

Sire, votre Justice immense
Forme un seul corps mais dont les mains
Prennent les différents chemins ;
Mais simplement, je ne vois pas
Pourquoi celle-ci ne peut tuer
Un homme qui doit être tué.
Que sert de changer le détail
Quand on a fait un bon travail ! ...

LE ROI

Bon, si cela se trouve ainsi !
Mais pourquoi donc comme officier
Et noble ne point l'égorger¹ ?

CRESPO

Sire, comme nos gentishommes
Vivent tous si bien par ici
Mon bourreau ne l'a pas appris...
Du reste, autant que nous sommes,
Le choix appartiendrait au mort
Et puisqu'on n'entend pas sa plainte
Que tous les autres soient d'accord ! ...

LE ROI

Don Lope ce qui est fait est fait...
Le jugement étant parfait
Qu'importe une erreur de détail
Quand est juste le principal ...
Qu'aucun soldat ne reste ici,
Que la marche soit poursuivie
De suite ... Je dois aller
Au Portugal et me presser ! ...
Pour vous, restez Alcade à vie
De cette ville.

CRESPO (*s'inclinant*)

Vous seul, Sire, avez honoré
Et la Justice et l'équité ! ...
(*Le Roi part...*)

DON LOPE

Rendez grâce à qui a mené
A tel moment Sa Majesté ! ...

CRESPO

Par Dieu, s'il n'était arrivé
Le principal n'eût pas changé ! ...

Et après quelques brèves répliques portant sur des détails, la pièce prend fin. L'acteur principal qui joue le rôle de Crespo se tourne vers les spectateurs et leur dit :

C'est ainsi que l'auteur met fin
A ce fait-divers authentique.
Pour les fautes de ses répliques
Veuillez le pardonner enfin ! ...

¹ Le garrot était le supplice des vilains.

Tel est l'*Alcade de Zalamea*, véritable pièce nationale. Le peuple espagnol, trop souvent, hélas ! divisé au cours des longs siècles de son histoire, communique unanimement dans les sentiments qui inspirent son héros. Il se retrouve dans cet homme du peuple déférent envers les puissants, mais qui tient tête au général illustre et au grand roi lui-même lorsque son honneur est en jeu. Et, quand il fait sa magnifique réplique à Don Lope, c'est bien l'âme passionnée, fière et croyante de toute sa race qu'il exprime :

Au Roi et mes biens et ma vie
Je dois en tout temps et tout lieu,
Mais l'honneur est chose de l'âme
Et l'âme n'appartient qu'à Dieu !

(A suivre.)

Georges VERGNAUD